

—Eh bien ! fit Mariana d'une voix gaie, je vais présenter mes respects à M. Jean, puisque c'est son jour de réception.

M. de Saint-Hyrieix lui tendit la main et la pria de ne pas lui en vouloir s'il était forcé de s'absenter.

Il partit.

—Mariana le regarda s'éloigner ; son visage reprit une expression sarcastique ; elle secoua sa jolie tête.

—Après tout, dit-elle, cet excellent Firmin me paraît rentrer dans la catégorie de ces gens à qui le royaume des cieux appartiendra.

Sur cette dernière parabole, elle s'engagea dans la galerie du premier étage, qui permettait de passer dans l'hôtel contigu.

Ce n'était pas Jean de Kerlor qu'elle voulait voir, malgré son affectation de tendresse pour l'enfant, lorsqu'elle en avait parlé devant M. de Saint-Hyrieix ; c'était Pélagie Crépin.

Depuis la dernière visite de la femme de charge, visite interrompue par l'arrivée de M. Silverstein, Mariana s'était demandé plus d'une fois ce que pouvaient signifier les réticences de Pélagie.

Puisque Carmen et Hélène étaient absentes, l'occasion était bonne pour s'entretenir avec cette femme, et Mme Vernier allait en profiter.

Ce n'était pas en vain que Mariana avait placé la parente de Monique Aubierge chez les Kerlor. Elle avait lu tout de suite dans les yeux chafouins de la veuve un esprit de dissimulation cafarde et de papelardise sournoise, dont elle comptait jouir, le moment venu. Mariana, servie par sa haine implacable, pressentait que cette créature servirait ses desseins.

Il était possible qu'elle n'arrivât pas à s'en faire la complice active qu'elle souhaitait, car Pélagie Crépin restait cauteleuse et avisée, mais ce qu'il y avait de certain, c'est que la femme de charge révélerait à Mariana tout ce qui se passait dans le ménage des Kerlor.

Mme Vernier saurait ainsi de quel côté manœuvrer.

Pélagie, qui avait vu Mariana entrer chez Saint-Hyrieix, attendait la femme du sculpteur.

—Eh bien ! fit celle-ci, il me semble que vous me négligez, Pélagie. . . . Vous m'aviez promis de revenir prochainement rue Cassini et je vous ai attendue en vain.

—Ah ! madame, répliqua la veuve Crépin, de sa voix aigre et prudente de dévote qui craint d'éveiller les échos du temple, je ne suis pas maîtresse de mes actes.

—Vous avez eu un surcroît de besogne ?

—C'est-à-dire, Mme Vernier, que je ne sais plus où donner de la tête.

—Qu'est-il donc survenu ?

Pélagie Crépin jeta à droite et à gauche le regard des serviteurs qui s'apprentent à dire du mal de leurs maîtres et qui tremblent d'être surpris.

La curiosité de Mariana s'accrut.

—Tout va de mal en pis dans cette maison, prononça la veuve du greffier.

—Vraiment ?

—Mme Georges de Kerlor me rend la vie insupportable.

—Et pourquoi ?

—Je n'en sais rien. . . . Tout au plus m'est-il permis de présumer que Mme de Kerlor a des embarras d'argent.

Mariana réprima un mouvement de satisfaction.

Le coup porté par Ronan-Guinec était donc plus sérieux qu'on n'avait affecté de le croire. On avait pu l'atténuer, mais en usant probablement d'expédients.

Les voici ! murmura Pélagie ; séparons-nous. . . .

—Venez me voir demain. . . . Je veux que vous dissipiez mes alarmes ou que vous complétiez vos confidences.

—Je ferai mon possible.

Elles échangèrent une poignée de main, le regard de Mariana brillait ; un sourire cruel découvrait ses dents de jeune tigresse.

Mme Crépin, ses yeux gris renfoncés, était redevenue impassible.

Elle se sentait soutenue par Mariana et entrevoyait la possibilité de faire payer cher à Mme de Saint-Hyrieix l'affront dont nos lecteurs se souviennent.

Pélagie Crépin possédait au plus haut degré l'art délicat, mais plus répandu qu'on ne le croit, d'espionner ses maîtres.

Elle apparaissait au moment où on l'attendait le moins, prétextant d'un renseignement touchant son service.

Elle glissait sur le parquet comme un spectre, grâce à ses chaussures de feutre, et avait une façon étonnante de surgir derrière une portière, un meuble, un rideau soulevé.

Elle s'excusait doucement, paraissait toujours prête à battre en retraite, mais son œil acéré surprenait bien des jeux de physionomie, et son imagination faisait le reste.

Pélagie Crépin n'en était encore qu'à la période d'induction, mais elle se sentait sur la piste d'un secret.

Enfin, on comprend bien que cette femme, dont nous savons l'âpreté à la curée, n'agissait pas dans l'ombre uniquement pour satisfaire sa rancune.

Elle ne ressemblait pas du tout à Mariana sous ce rapport et son animadversion était limitée, car son amour-propre s'effaçait toujours devant ses intérêts.

Carmen l'avait quelque peu injuriée et Pélagie lui en conservait un vif ressentiment de bigote, mais elle en voulait bien plus à Hélène, qui avait mis un frein aux bénéfices illicites de la femme de charge.

En se confiant à Mme Vernier, le but de Pélagie, dont la perception était parfois singulièrement aiguë, était de profiter d'abord des générosités de la femme de l'artiste et ensuite d'obtenir de précieux renseignements touchant les évolutions de ses " modestes économies ". Cette vieille femme au front d'ivoire, aux lèvres exsangues, au menton pointu, affectant la plus grande sénérité d'âme, avait un tempérament effréné de tripoteuse.

Aussi, avant de quitter Mariana, Pélagie murmura :

—Demandez donc à M. Silverstein ce qu'il pense du nouvel emprunt valaque.

Mariana répondit :

—Je le lui demanderai. . . . Il est impossible que je le voie aujourd'hui.

—On m'a assuré que c'était une affaire de premier ordre. . . . Or, comme les indications que vous m'avez fournies le mois dernier sur le Sud Brésilien étaient excellentes. . . .

—Oui, dit négligemment Mariana, nous avons réalisé quelques petits bénéfices. . . .

Mme Vernier s'éloigna, laissant Pélagie Crépin supputer ses gains en perspective.

Jamais la veuve du greffier ne s'était vue aussi près de la fortune ; si rouée qu'elle fût, cette mégère douceuse redevenait d'une naïveté extraordinaire, comme tous les spéculateurs des deux sexes, quand on fait miroiter à leurs yeux égarés la possibilité de jouer à coup sûr.

Pélagie Crépin prétendait pourtant qu'elle n'avait aucun goût pour les affaires, car elle était détachée des biens de ce monde ; mais elle pensait à son cher neveu Prosper, et elle voulait que le pauvre enfant ne fût pas dépourvu de ressources.

Mariana se dirigea rapidement vers la chambre d'Annette Kerjean.

La nourrice tenait le jeune Kerlor sur ses genoux et lui tenait un discours des plus pathétiques en bas-breton, pendant que l'enfant s'amusait beaucoup à tirer les boucles d'oreille de sa maman nourricière.

Mme Vernier se montra très tendre et très émue :

—Cher petit ! dit-elle, comme il ressemble à son papa.

Elle prit l'enfant des bras d'Annette et l'embrassa avec une touchante effusion.

Elle fut surprise ainsi par Hélène, qui, descendue de voiture, s'était empressée d'aller voir son fils.

Georges arriva bientôt, donnant le bras à la douairière ; Carmen fermait la marche.

Ce petit effet de sentimentalisme préparé par Mariana obtint donc un plein succès.

Seule, Carmen fronça les sourcils et se rendit compte de la démonstration exagérée de sa petite-cousine.

Hélène reçut Mariana avec beaucoup d'affabilité et Georges se montra très aimable.

Au cours de la conversation, dans laquelle il fut beaucoup question des travaux de Paul, de sa réputation, de ses espérances légitimes, Mme Vernier lança cette phrase :

—Vous savez que M. Robert d'Alboize est à Paris.

Carmen n'eut aucun tressaillement, car il était visible qu'elle se tenait sur ses gardes, mais Hélène ne put réprimer un léger mouvement qui n'échappa point à Mariana, sans lui fournir pourtant encore le moindre indice.

Ce fut Carmen qui répliqua :

—M. de Saint-Hyrieix, avec qui tu t'es entretenue en nous attendant, ne t'a donc pas dit que nous avions vu le capitaine ?

—Non. . . . Il aura oublié. . . . M. d'Alboize dîne avec nous ce soir.

Georges s'écria :

—Présentez lui, ma chère Mariana, toutes mes amitiés, et ajoutez que nous serons très heureux de lui serrer la main.

—Il quitte Paris à dix heures quarante-cinq ; répliqua Mariana.

—Il retourne à Bourges ?

—Oui.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre